

LUMIÈRES SUR LES
VIDES EXISTENTIELS

PAR MICHEL-RÉMI LAFOND

Dans *Sans capote ni kalachnikov*¹, Blaise Ndala² situe d'abord son récit à Los Angeles, mais ne nous y trompons pas, le lecteur est vite propulsé en République de Cocagne³, où les tapis rouges et le bling-bling sont remplacés par le chaos, le sang et les violences de toutes sortes.

Le roman propose une critique très acerbe de la situation socio-économique, politique et humanitaire d'une contrée lointaine, en même temps qu'un jugement on ne peut plus sévère à propos de l'industrie du divertissement, qui instrumentalise la misère d'un monde perçu par la caméra et projeté sur les petits et grands écrans.

Blaise Ndala nous entraîne sur deux chemins qui ne peuvent que se croiser. D'abord, avec une incisive habileté, il dresse le portrait de deux cousins, Fourmi rouge et Petit Che, enfants soldats embrigadés dans une milice rebelle dont l'objectif est de rétablir l'ordre dans le pays. Ils souhaitent venger la mort brutale de leurs pères respectifs victimes d'un régime sanguinaire utilisant le terrorisme étatique pour se maintenir. Si les opposants politiques sont poursuivis et assassinés, les femmes – l'âge importe peu – sont agressées, violentées ou réduites à l'esclavage sexuel. La réalité décrite par l'auteur est sans doute en deçà de la réalité. Dans un second temps, il met en scène Véronique Quesnel, une réalisatrice et documentariste québécoise, qui refuse

l'injustice et la misère. Elle mène une enquête sur les compagnies minières sans scrupule qui tirent des profits faramineux de l'exploitation des ressources naturelles de la Cocagne. Au gré de ses investigations, elle croise Sona, jeune fille de 14 ans et esclave sexuelle de Rastadamus, seigneur de guerre, archétype du dictateur néronien. Sona deviendra la tragique figure de proue du documentaire qui consacrera la cinéaste à la cérémonie des Oscars.

Or, les destins des cousins et de la documentariste vont se croiser dans un contexte où chacun se réfugie dans des rapports de pouvoir qui obéissent à une logique propre. D'un côté, l'horreur au quotidien qui n'en finit plus ; de l'autre côté, le cheminement vers la consécration en tirant profit de la projection du mal devenu ni plus ni moins une marchandise comme une autre. N'oublions pas qu'un documentaire, même produit à partir de cruelles réalités, n'en demeure pas moins une fiction, une construction bien orchestrée dont le montage réussit à nous faire croire à une vérité ancrée dans les émotions les plus intenses.

La cassure entre le vécu et la représentation est remarquable. Hollywood et les Oscars en sont de vives métaphores. On roule sur l'or et les diamants arrachés à l'Afrique.

Blaise Ndala, dans un style acéré, n'y va pas avec le dos de la cuillère. Il s'attaque aux maux de l'Afrique ravagée par la pauvreté dont les causes sont multiples : guerres, corruption, dictature, prévarication, exaction et trahison. Il s'en prend au système occidental des vedettes en manque de reconnaissance qui, installant leurs pénates dans des zones à risque, veulent instiller une lueur d'humanité

1 Roman de 276 pages publié à Montréal par l'éditeur Mémoire d'encrier en 2017.

2 L'auteur vit à Ottawa. Il a fait paraître son premier roman aux Éditions L'Interligne en 2014. *J'irai danser sur la tombe de Senghor* a connu un succès important auprès de la critique et du public, remportant notamment le Prix du livre d'Ottawa 2015.

3 Nom fictif de la République du Congo d'où est originaire l'auteur.

dans les ténèbres. Il en résulte que toute la lumière est propulsée vers ces stars surfant sur l'ego-charité. Société du spectacle. Nous ne sommes pas loin de l'ego-portrait théâtral.

L'auteur nous présente les heurts et malheurs de son Afrique, continent mal parti⁴, abandonné à lui-même, livré aux colonialistes et aux impérialistes à tout crin. Ce faisant, il nous oblige à repenser les enjeux politiques internationaux peu abordés dans nos médias nombrilistes. Du reste, par la voix de ses personnages, Blaise Ndala dénonce dans des lancées vitrioliques, avec un brin de cynisme, les travers de l'Occident obsédé par l'image, le moi, l'ego gonflé. Ses mots savent nous faire réfléchir, même si le lecteur ne s'identifie pas aux protagonistes. Le récit est plein de rebondissements qui viennent soufler le chaud et le froid où le docteur Miguel, calme et sage, semble le seul à faire barrage à l'agitation ambiante.

Blaise Ndala, en bon observateur des sociétés qu'il connaît bien, nous offre dans une langue brillante et caustique un tableau réussi de personnages qui témoignent de leur condition. L'auteur nous tient en haleine dans un ingénieux suspens. Parfois, le lecteur se sent un peu voyeur comme s'il était assis devant son téléviseur, frissonnant devant l'horreur si lointaine. Cet effet n'est probablement pas voulu par l'auteur, qui ne se résigne pas à associer violence et spectacle.

J'ai eu un coup de cœur pour ce roman, car il m'a permis de saisir, de manière encore plus claire, que la vie tient à peu de chose, que l'aide humanitaire est une industrie prospère davantage préoccupée par ses intérêts, ses bénéfices et sa vision du monde que par l'efficacité des interventions. Une fois la lecture

terminée et le livre refermé, des images continuent de tourner dans ma tête. Elles m'habitent encore comme des lumières sur des vides existentiels.

Michel-Rémi Lafond est philosophe et écrivain. Son dernier roman, La lumière de l'été n'éclaire pas toujours ce que l'on croit, a paru aux Éditions L'Interligne en février 2017.



⁴ Je pense au diagnostic posé rapidement après les déclarations d'indépendance par René Dumont dans *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Éditions du Seuil, 1962, 287 p. (Collection Esprit « Frontière ouverte ».)



Photo : ©Pascal Castonguay